

TEMPERATURE Du 22 juillet 1901.

Table with 2 columns: Direction (e.g., Fabre, midi, soir) and Temperature (e.g., 84, 84, 86).

L'ABELLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABELLE QUI VONT VISITER L'EXPOSITION PARANRMIQUE DE BUFFALO, TROUVERONT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDROITS, AU BUFFALO "CIRCULATION BU READ", 308 MAIN STREET.

Nouvelle-Orléans,

POSTE MILITAIRE.

La Nouvelle Orléans va donc en prendre dans l'Union la place qu'elle devrait occuper depuis longues années et à laquelle lui donne droit son port, le plus heureusement situé qu'il y ait dans notre hémisphère, à l'embouchure d'un fleuve qui, après avoir arrosé et fertilisé tout un continent, va, par le golfe du Mexique, en distribuer ses produits aux deux océans et, par les deux océans, sur toute la surface du globe.

Après tout il en est arrivé, grâce à ses victoires sur l'Espagne, l'Amérique du Nord a compris qu'il fallait oublier ses petites rancunes anti-sudistes, ses vieux préjugés anti-latins donner une direction nouvelle à son activité, un but nouveau à ses ambitions.

On l'a dit-il y a déjà longtemps, on le répète encore chaque jour sur tous les tons : quiconque est maître des bouches du Mississippi est maître non seulement de l'Union, mais de presque tout le Continent du nord. De là, pour l'Américain, la nécessité de faire de ces bouches un point de ralliement, un centre d'action, en cas d'une expédition à l'extérieur; un centre de résistance, en cas d'attaque du dehors et d'une tentative d'invasion de la part d'un ennemi étranger.

commandée par un colonel qui aura sous ses ordres trois compagnies, un capitaine, le capitaine Martin, et trois autres officiers, qui sont déjà en garnison. Le colonel Howe est attendu ici, très prochainement. Il devient évident que le gouvernement de Washington veut faire de la Nouvelle Orléans un poste militaire important comme la forteresse Monroe, sur les bords de l'Atlantique, comme d'autres grands ports sur les côtes de l'Atlantique. On avait jusqu'ici trop négligé les côtes du golfe. On répare en ce moment la faute commise. Il faut en féliciter le gouvernement de Washington.

Ajoutons que la décision prise, nos autorités militaires ne perdent de temps; déjà on s'occupe de la construction de nouvelles casernes dans nos parages pour y loger les troupes que l'on va nous envoyer. C'est pour notre ville une véritable transformation. Elle devient un des points stratégiques les plus importants de l'Union.

BELGIQUE.

Le rapport de la commission de la Chambre chargée d'examiner le projet de loi relatif aux avances d'argent faites par la Belgique au Congo vient d'être publié. Il propose l'adoption de l'article unique du projet tel qu'il a été modifié par le gouvernement et ainsi conçu: "Volonté de conserver la faculté qu'elle tient du droit souverain d'annexer l'Etat indépendant du Congo, la Belgique reconvoque, quant à présent au remboursement des sommes prêtées audit Etat, en exécution de la convention du 3 juillet 1890, ainsi qu'aux intérêts des mêmes sommes. Les obligations financières contractées par l'Etat indépendant en raison desdites sommes ne reprendront leurs cours que dans le cas et à partir du moment où la Belgique renoncera à la faculté d'annexer le Congo."

LA GUERRE AU TRANSVAAL

Le correspondant des "Daily News" à la Haye télégraphie: Il résulte d'informations recueillies dans l'entourage du président Kruger, que d'après les nouvelles récentes reçues des commandos, qui tiennent la campagne, la guérilla actuelle peut durer, suivant l'avis des chefs de ces commandos, encore dix-huit mois au moins, sans parler de la rébellion des Afrikaners du Cap, qui s'étend de jour en jour. De Wet a tout récemment fait savoir par un message qu'il peut, dans les régions montagneuses qu'il connaît, garder l'offensive pendant trois ou quatre ans, sans avoir besoin d'aucun secours. Les rapports du général Louis Botha, qui, avec Lucas Meyer, Ben Viljoen, Smits, Chris Botha, dirige les commandos du Transvaal, disent que les vétérans font défaut, mais qu'ils sont très abondamment pourvus de munitions, même pour les familles Maaser. Par contre lord Stanley, secrétaire financier pour la guerre, a dit hier à la Chambre des lords, que les Boers ont perdu 8,000 hommes ces quatre derniers mois, tant en tués qu'en blessés

et prisonniers. Les troupes anglaises dans le Sud de l'Afrique comprennent environ 251,000 hommes dont 14,000 sont malades. La colonie du Cap continue à être parcourue par des commandos qui ne rencontrent aucune opposition sérieuse. On mande de Barkly East que le commando de Fouché est revenu de Mac-Lear le 1er juillet. Mais les troupes anglaises étaient trop peu nombreuses pour l'attaquer, et il n'a été inquiété qu'à l'arrivée de renforts. Une escarmouche s'est alors produite le 5. Mais Fouché a ensuite reçu lui-même des renforts et se maintient dans la région. Suivant les journaux du soir, Sheepers aurait profité de l'absence de toute garnison à Middeburg pour y pénétrer et y mettre le feu à des édifices publics et à des maisons particulières.

M. DOUMER A LILLE.

M. Doumer, gouverneur général de l'Indo-Chine, s'est rendu à Lille pour visiter l'Institut Pasteur, fondé et dirigé dans cette ville par le docteur Calmette. Après un déjeuner auquel assistaient MM. Vincent, préfet du Nord; Guillaum, député, ancien ministre des colonies; Le Gall de Swarte, trésorier général; le président de la Chambre de commerce et la plupart des notabilités politiques, scientifiques et industrielles du département, ainsi qu'un certain nombre de fonctionnaires et colons de l'Indo-Chine, on a visité en détail le magnifique Institut Pasteur, si remarquablement agencé et outillé par le docteur Calmette. Après s'être vivement intéressés à la préparation des divers sérums et, en particulier, des sérums antituberculeux, antivenéreux, aux études de purification des eaux d'épandage transformées en engrais par les bactéries ou stérilisées par l'ozone, et aux essais actuellement poursuivis par le docteur Calmette et ses dévoués collaborateurs, M. Doumer, en souvenir de séjour de M. Calmette à Saigon aux débuts de sa carrière et des services rendus à la colonie par le sérum contre la morsure des serpents, a promis une souscription de 2,000 fr. à cette œuvre si intéressante.

Une anecdote sur Disraeli.

Un journal anglais raconte une charmante histoire à propos de Disraeli. Un de ses vieux amis le rencontra après les élections de 1874, lorsque, pour la première fois de sa vie, il avait une majorité dans la Chambre des Communes, et lorsque, pour la seconde fois, il était premier ministre. "Eh bien, dit l'ami, je ne m'attendais jamais à vous voir une seconde fois premier ministre!" Disraeli le regarda mystérieusement et répondit, avec une expression des plus cyniques: "Dieu est grand! Plus grand que jamais!"

LACAZE-DUTHIERS.

M. Félix Joseph Henri de Lacaze-Duthiers, zoologiste français, membre de l'Institut, mort hier, était né à Montpezat, Lot-et-Garonne, le 15 mai 1821. Il commença à étudier la médecine à Paris et fut interne des hôpitaux, mais il se consacra bientôt à l'étude des zoophytes, et se fit un nom par ses savantes recherches dans cette spécialité. Nommé professeur de zoologie à la Faculté des Sciences de Lille en 1854, il fut chargé en 1862, par le gouvernement, d'une mission dans la Méditerranée, dont il exposa le but et les résultats dans une remarquable monographie: "Histoire naturelle du corail", 1863. Maître de conférences à l'école normale supérieure en 1864, il suppléa à M. Valenciennes au Musée d'histoire naturelle et, à sa mort, lui succéda comme professeur de zoologie, 1866.

Il passa, en 1868, à la même chaire à la Faculté des sciences de Paris. Elu membre de l'Académie des sciences, le 31 juillet 1871, en remplacement de Longlet, il exécuta, l'année suivante, de nombreux sondages zoologiques sur les côtes de France et de l'Algérie, et établit, en 1873, un laboratoire zoologique d'été à Roscoff, sur les côtes de Bretagne, le premier fondé en France à l'instar de ceux de Naples et de New York. Il en a fondé ensuite un plus important à Banyuls (Pyrénées-Orientales). Il fut élu membre de l'Académie de Médecine le 18 mai 1888. Décédé de la Légion d'honneur le 15 août 1884, il fut promu officier le 27 juillet 1879 et commandant le 31 décembre 1887. Outre l'ouvrage cité plus haut, M. de Lacaze-Duthiers, dont les travaux ont jeté un nouveau jour sur la vie et l'organisation des zoophytes, a publié: "Histoire de l'organisation et du développement des mureurs, etc., du donnel, 1852"; le "Monde de la mer et ses laboratoires, 1889". Il avait fondé en outre, en 1873, une revue intitulée "Archives de la zoologie expérimentale", dont le premier numéro contenait un remarquable exposé de ses idées sur l'avenir de la science.

DECADENCE.

Il vient de paraître à Paris, à la Librairie théâtrale de rue de Grammont, avec le titre de "Décadence", une pièce en quatre actes dont la représentation avait été interdite par le Gouvernement sous le prétexte qu'elle menaçait de troubler la tranquillité publique; l'auteur, M. Albert Guinoy, a voulu faire juger l'opinion de l'opportunité de cette mesure. Cette pièce, qui met en scène d'une part la haute aristocratie ruinée en quête d'argent et d'autre part les Juifs opulents qui profitent de sa misère pour pénétrer dans ses rangs, a soulevé des discussions ardentes justifiées par l'actualité du sujet et le talent de l'auteur. Il est difficile de mettre au service de situations plus saisissantes une plume plus experte et plus vigoureuse. Le succès de l'œuvre est si éclatant que l'interdiction gouvernementale perd sa raison d'être. Elle est anéantie devant l'accueil pour ainsi dire triomphal fait au livre d'Albert Guinoy. Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

INGOHERENCE

PUGILAT.

Paris, 10 juillet. Il s'est passé, hier, à l'Hôtel de Ville, quelques incidents qui ne dépareraient point Philotas, déjà corrodé et légalard, du conseil municipal de Paris. On s'est battu. Les coups de poing pleuvent comme sur les boulevards extérieurs ou sur le carreau des Halles aux heures troubles de la nuit. Il faudrait avoir un compte rendu sténographique, et même climatographique. Nous n'avons même pas en compte rendu officiel.

Le "Bulletin municipal" de ce matin se velle la face. Il arrête le procès verbal de la séance au moment où tout va se gâter. Il dit pudiquement: "A suivre". Il s'agit de vingt-quatre heures pour réfléchir, et pour se maquiller comme une dame aux manières légères qui vient d'avoir tout de même, une défaillance un peu trop forte. "A suivre" c'est la promesse des romans feuilletons. Si le "Bulletin municipal" tient ce qu'il promet, nous ne nous ennuierons pas demain. En attendant il nous faut recourir aux journaux et à nos propres témoignages pour reconstituer une physionomie de cette séance historique... et comique. Il s'agit de l'intention de la police contre les drapeaux rouges de la Bourse du travail. On interpellait M. Lépine. Un conseiller municipal socialiste a dit que tous les drapeaux se valaient; et cela signifiait, dans sa bouche, qu'ils ne valaient guère. Un conseiller nationaliste a répondu en traitant son collègue de "cochon", mot qui est dans le dictionnaire français, mais non pas dans le code des bienséances.

A cette injure, l'autre a répliqué par un coup de poing. Il a fallu séparer les socialistes des nationalistes. Le public des tribunes a pris parti pour les socialistes. Certains conseillers, raconte le "Figaro", ont lancé aux interrupteurs sans mandat tout ce qui leur tombait sous la main, c'est-à-dire des crayons, des copeaux de papier, des rapports et des livres. On se serait cru chez Barbin, au grand siècle, du temps de Trioulet et de Vadieu. Et M. Quentin-Bauchart, désemparé, qu'on maugait de respect aux trois couleurs, se frappait le front, y trouvait une phrase de Lamartine, la citait mal et s'écriait: "Comment parle-t-on ainsi du drapeau tricolore qui a fait le tour du monde?" Tout cela était risible et navrant.

Finalement, les nationalistes et les socialistes se sont mis d'accord pour blâmer la police. Les nationalistes dévoués détestent les purs entre les purs — sont pour la liberté du drapeau rouge. On croyait se souvenir que M. Paul Déroulède avait combattu la Commune les armes à la main. Mais cela ne compte plus dès qu'il s'agit de faire de l'opposition systématique. M. Galli se déclare donc partisan de la liberté, même pour le drapeau rouge. Tout au moins, il blâme le gouvernement d'avoir permis, naguère, sur la place de la Nation, l'exhibition qu'il interdit aujourd'hui. Il semble que M. Galli devrait se féliciter de ce que le gouvernement fait amendement honorable. L'arsenal des prétextes lui fournirait des thèmes à développer: "Il n'est jamais trop tard pour bien faire." On bien: "A tout péché miséricorde." Au lieu de triompher, M.

UN

Nouveau livre bleu.

Il vient de paraître un Livre bleu supplémentaire relatif aux négociations qui ont eu lieu au mois de mars entre lord Kitchener et le général Botha. Lord Kitchener rappelle, dans une lettre du 7 mars, la conversation qu'il a eue le 28 février, à Middelburg, et informe Botha qu'en cas de capitulation, l'Angleterre accordera immédiatement l'amnistie pour tous les actes de guerre commis dans le Transvaal et dans l'Orange. Elle permettra l'emploi de l'anglais et du hollandais dans les écoles et dans les tribunaux, mais elle ne prendra pas à sa charge les dettes des deux gouvernements républicains.

On se souvient que M. Chamberlain tira ensuite ces conditions. Botha lança alors à ses frères d'armes la proclamation qui voici: Chers frères, L'esprit de la lettre de lord Kitchener vous fait très clairement comprendre à tous que le gouvernement britannique ne veut rien d'autre que nous satisfaire comme peuple. Il est impossible de songer à accepter les conditions qu'elle contient. En fait, la lettre ne contient rien de plus et plutôt moins que ce que le gouvernement britannique devra bien nous accorder, même si notre cause tourne mal. Prenez note de ce point qu'il nous donnera un conseil législatif formé de ses propres fonctionnaires et de membres nommés par lui.

La voix du peuple est par là totalement ignorée. On nous propose aussi — et comme une faveur — de consacrer 1 million de livres sterling, pas plus, à couvrir nos dettes d'Etat, alors que dans l'opinion générale des juristes, par impossible, nous sommes vaincus, le gouvernement britannique devra les prendre toutes à sa charge et non pas s'en tirer avec les revenus de l'Etat.

Les deux femmes, l'une guidant l'autre, gravirent deux étages d'un escalier de pierre, dépourvu de toute espèce de tapis. Madame Ursule, contrainte de marcher très lentement dans l'obscurité où elle était tenue, fixa ce détail dans son esprit. Sa mémoire était excellente. L'escalier avec ses quatre étages comportait quarante-deux marches et quatre paliers. Le porros extérieur pour arriver au vestibule avait onze degrés.

Les deux femmes, l'une guidant l'autre, gravirent deux étages d'un escalier de pierre, dépourvu de toute espèce de tapis. Madame Ursule, contrainte de marcher très lentement dans l'obscurité où elle était tenue, fixa ce détail dans son esprit. Sa mémoire était excellente. L'escalier avec ses quatre étages comportait quarante-deux marches et quatre paliers. Le porros extérieur pour arriver au vestibule avait onze degrés.

AMUSEMENTS.

WEST END.

Quelle nombreuse ces deux dernières soirées à West End pour assister à l'excellent programme arrangé par la direction. Comme d'ordinaire l'orchestre, qui a depuis longtemps conquis une renommée enviable dans notre ville, a exécuté les merveilleux morceaux choisis avec le meilleur goût. Les chansons de Béatrice Golden ont, autant que depuis son début, été couvertes d'applaudissements. Edgar Atchinson-Ely, un artiste de vaudeville, comme on dit, a fait sensation. Il s'est révélé acteur de premier ordre. Sa présentation du "Gommeux" futur a mis en jeu l'assistance.

PARC ATHLETIQUE.

La Mascotte, l'opérette si longtemps attendue par les habitués Parc Athlétique, est rendue avec un talent peu commun par la troupe d'opéra métropolitaine. Mlle Joie Intropedi a joué avec un art consommé l'écrasante rôle de Bettina. Son jeu parfaitement étudié a emporté les bravos de la foule qui se pressait pour l'entendre.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Soirée de fanfaillies: —Avez-vous, monsieur, que lorsque je vous aurai donné ma fille, je ne serai plus pour vous qu'une belle-mère exécrée! —Oh! peut-on dire!... —Vraiment, vous m'aimez un peu? —Aussi peu que vous voudrez! Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Plus l'ennemi nous cause de peines, plus inébranlablement de-

Feuilleton L'Abelle de la N. O. LES SANS FAMILLE Marie-Madeleine GRAND ROMAN INEDIT Par CHARLES MEROUVEL PREMIERE PARTIE CEIL POUR CEIL II BLANCHELANDRE. Sois. Prenez mon bras et ne crai-

guez rien. Je vais vous conduire. Elles disparurent dans le vestibule à peine éclairé par une simple veilleuse. La femme qui dirigeait l'inconnue, c'était la vieille Mariette, l'ancienne nourrice de mademoiselle de Rambert. Le mendiant en savait assez. Ce qu'on venait enlever dans cette solitude, c'était le bonheur d'une jeune fille de grande maison, la hôte de l'héritière de biens énormes et d'un nom dont ceux qui le portaient étaient justement fiers et qu'ils voulaient conserver intact. Le hasard le rendait témoin d'un acte mystérieux, criminel peut être, commis par des privilégiés que d'ordinaire la justice, parfois volontairement aveugle, comme l'inconnue qui entrait au château, ne veut ni soupçonner ni poursuivre.

Il se tint aux aguets et attendit. Pendant son retour de la Batterie-Rouge, aux Prières, ses oreilles ne l'avaient pas trompé. Il n'était pas seul dans le chemin. Un cavalier le suivait à distance, en évitant d'être vu lui-même, et après un assez long détour, il était arrivé devant la terrasse et s'était arrêté sous un autre massif d'arbres, qui le rendait invisible. Et ce cavalier, un paysan ro-

buste et bien bâti, brun et trapu, aux traits énergiques et aux yeux étincelants, après avoir attaché sa monture à une bonne branche, examinait les lumières de la tour avec une fixité menaçante. Il avait entendu, lui aussi, ce cri navrant, ce cri de détresse qui émeut les âmes les plus rebelles. Il vit la femme à la voilette noire descendre du coupé et pénétrer dans le château, conduite par la vieille Mariette. Son mâle visage s'illumina d'une joie farouche. Et les mains crispées, la haize dans les yeux, il murmura: —Messieurs de Rambert, nous avions un compte à régler... Je crois que nous sommes quittes!

un ballon, s'appela madame Ursule. Personne ne la connaissait autrement dans le chef-lieu de département qu'elle habitait et où elle rendait des services de plus d'une sorte aux bourgeois distingués qui jugeaient à propos d'user de son expérience et de ses relations. Elle était jeune encore, ni belle ni laide, entre deux, très éveillée, très intelligente et effroyablement vicieuse, mais avec de la tenue et des formes. Tour à tour sage-femme et femme légère, entremetteuse et proxénète, elle avait plusieurs cordes à son arc, et cependant elle était souvent à sec et tous jours besoigneuse, car si, comme l'assurance, elle avait un certain nombre de moyens de gagner de l'argent, elle avait beaucoup plus encore de façons de le dépenser. Quelques jours avant son voyage à Prières, elle attendait anxieusement une occasion de fortune. Cette occasion était venue. Une de ses correspondantes de Paris l'avait indiquée à la baronne d'Orville qui la consultait, sans se faire connaître, par l'intermédiaire d'une amie complaisante. Cette correspondante affirmait qu'on pouvait s'adresser à elle en toute confiance et qu'elle était incapable d'une trahison. C'était à peu près vrai. Les pires bandits ont parfois

une probité spéciale qui consiste à tenir la parole donnée. D'ailleurs, la baronne d'Orville n'agissait jamais à la légère et dans ses calculs tout était prévu. Madame Ursule, en dépit de son adresse, aurait eu quelque peine à trahir un secret dont on lui refusait la confiance. La filière par laquelle la haute baronne l'avait fait passer était si compliquée qu'il eût fallu un vrai génie pour en reconnaître tous les détours. Disons tout d'abord que l'avidité et intelligente sage-femme n'y songeait même pas. L'affaire était assez belle telle qu'elle l'avait acceptée, pour qu'elle ne regardât pas au-delà de bénéfices qu'elle avait à reconnaître. De plus difficiles qu'elle s'en seraient contentées. Prévenue par cette camarade qui en plus d'une circonstance avait été son associée et sa complice, elle avait reçu d'elle la seule confiance de son genre. "Prends demain le train qui arrive à X... à huit heures précises du soir." "Tu trouveras devant la gare une femme qui t'attendra dans une coupe attelé de deux chevaux blancs et te conduira à la destination." X..., dont nous taisons le nom avec intention, est une toute petite station, perdue dans la campagne, au bord de la forêt

Les deux femmes, l'une guidant l'autre, gravirent deux étages d'un escalier de pierre, dépourvu de toute espèce de tapis. Madame Ursule, contrainte de marcher très lentement dans l'obscurité où elle était tenue, fixa ce détail dans son esprit. Sa mémoire était excellente. L'escalier avec ses quatre étages comportait quarante-deux marches et quatre paliers. Le porros extérieur pour arriver au vestibule avait onze degrés. Ensuite les deux femmes suivirent, Mariette soutenant toujours sa compagne qui semblait se prisonnière, une série de corridors aussi bizarrement disposés que les salles d'ans place forte du quinzième siècle, et enfin elles entrèrent dans une série de pièces parmi lesquelles il s'en trouvait une, la dernière, à laquelle on accédait par deux degrés, et la vieille femme dit à la jeune en la délivrant de la voilette qui lui servait de masque: —C'est ici. Madame Ursule poussa un soupir de soulagement. Sa mise était très simple, mais non sans élégance, sa physionomie avenante. Elle portait avec aisance un costume de voyage gris possédant d'une jolie forme, ample et commode. Le plaid écossais qui lui servait de pelisse était confortable et douillet.